

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 7 DECEMBRE 1889

## SOMMAIRE

TEXTE : Nos primes.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Montréal : Chronique du feu, par E.-Z. Massicotte.—Poésie : Sonnet, par Pamphile LeMay.—Jeux de Salon.—Poésie : Pour l'album d'une jeune femme, par Frid Olin.—A travers le Canada : Eglise de Notre-Dame de Lourdes de Montréal.—Promenade à travers l'Exposition-Universelle, par P. Colonnier.—Nos gravures.—Étymologies, par Hector Servadec.—Connaissances utiles.—Mort d'un vieux moine (avec gravure).—Les neiges.—Feuilleton : Les mystères de Panama (suite).

GRAVURES : Le duc de Sparte, prince héritier de Grèce.—Sophie de Prusse, sœur de l'empereur d'Allemagne.—Carlos Ier, roi de Portugal.—Amélie d'Orléans, reine de Portugal.—L'église de Notre-Dame de Lourdes de Montréal.—Intérieur de Notre-Dame de Lourdes de Montréal.—Gravure du feuilleton.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
88 Primes, à \$1	88
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront la tirage de chaque mois.

## NOS PRIMES

## SOIXANTE-DIX-HUITIÈME TIRAGE

Le soixante-dix-huitième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de NOVEMBRE), aura lieu SAMEDI, le 7 DECEMBRE, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



\* \* Ce bon dom Pedro va donc pouvoir se livrer exclusivement à ses chères études scientifiques, dont il ne se détachait qu'avec peine pour s'occuper des affaires politiques qui l'ennuyaient beaucoup.

Ce résultat, dû à ce que l'on est convenu d'appeler une révolution—terme auquel on a attaché une signification étrange, synonyme de massacres et de sang, alors qu'elle veut dire souvent et tout simplement innovation ou changement—a été obtenu de la manière la plus simple du monde.

Dom Pedro II (Jean-Charles-Léopold-Salvador-Bibiano Francisco-Xavier de Paula-Leocadeo-Michel-Rafael-Gonzago de Alexandara), avait été élu empereur du Brésil à l'âge de six ans—on peut être roi à tout âge—et fut déclaré majeur à quatorze ans, presque à son insu par conséquent, ce qui ne l'empêcha pas, grâce sans doute à l'éducation toute démocratique qu'il avait reçue de son précepteur, de devenir plus tard un bon roi et, qui plus est, un homme instruit, éclairé et ne se faisant aucune illusion sur la durée des pouvoirs que le peuple lui avait donnés.

Dom Pedro fut un bon roi, car s'il se contenta de régner et s'il s'abstint de gouverner, c'est grâce à son influence que des réformes vraiment libérales furent opérées dans son empire.

Cet empire avait été créé dans de singulières circonstances.

Son grand-père, Jean VI, roi de Portugal et du Brésil, qui avait eu pas mal d'aventures, donna un beau jour la régence du Brésil en lui disant : " Mon fils, conserve le Brésil attaché à la couronne de Portugal tant que tu le pourras ; mais si la chose devient impossible, conserve-le pour toi-même."

Certes, l'avis était d'un bon père, mais il semble tomber de la bouche d'un singulier roi ; mais, vous le savez, les monarques, comme les plus simples cultivateurs, pensent aussi parfois à caser leurs propres enfants le mieux possible, et tant que les intérêts de mon pays ne seront pas lésés, je ne trouverai jamais trop à redire à ce raisonnement.

Dom Pedro I, qui voulait être roi tout seul, saisit la balle au bond et garda le Brésil. Il avait constaté que les Brésiliens ne voulaient plus de Jean VI, comme on voit aujourd'hui qu'ils ne veulent plus de dom Pedro II et tous deux en profitèrent, l'un pour accepter la couronne, l'autre pour la déposer moyennant finances.

\* \* C'est, en effet, chose assez curieuse que de constater comment ces deux révolutions se sont opérées facilement, sans effusion de sang, ainsi du reste que s'est faite celle de 1870, en France.

En serait-on arrivé à changer de forme de gouvernement sans s'entre-tuer ? Si oui, tant mieux.

On raconte déjà, je ne sais si le fait est vrai, que dom Pedro II avait un peu préparé lui-même les événements qui viennent d'avoir lieu.

Il avait constaté depuis longtemps que ses sujets commençaient à être fatigués du régime impérial, et que si le peuple le laissait tranquille, c'était plutôt par respect pour sa personne, car il était très aimé, que par considération pour l'empire lui-même. De plus, son gendre le comte d'Eu, n'était pas aimé, et lui-même ne le considérait guère que comme le père de ses petits enfants.

C'est alors, c'est toujours la chronique qui parle—qu'il se décida à appeler ses meilleurs amis, chefs du parti républicain, et qu'il leur tint à peu près ce langage :

—Mes enfants, bien que je me fasse vieux, ne croyez pas que je sois assez ramolli pour m'apercevoir que vous n'attendez que ma mort pour vous mettre en république. Je ne vous désapprouve pas tout à fait, car si j'étais à votre place, j'en ferais probablement tout autant. Cependant, mettez-vous à ma place et vous comprendrez que je dois être de l'avis de mon cousin feu Léopold Ier, roi des Belges, à qui un démocrate demandait un soir que l'on avait bien dîné, beaucoup bu et parlé davantage :

—Et vous, Sire, êtes vous républicain ?

—Dame ! monsieur, répondit Léopold, vous comprenez que dans ma position, je ne puis vous répondre tout à fait oui.

Mes amis, ajouta, dom Pedro, (c'est la chronique et non le chroniqueur du MONDE ILLUSTRÉ qui parle, je le répète).—Si vous étiez très gentils, on s'arrangerait et on éviterait à ma fille, je ne parle pas de mon gendre, que je n'aime guère, une foule d'ennuis que je prévois et... tenez, je vous parle à gilet déboutonné, je m'en irai de bon cœur. Après mon départ, vous vous arrangerez comme vous le voudrez, ou plutôt comme vous le pourrez, mais je ne serai plus responsable de rien.

—Vous êtes un brave homme, sire, on va vous donner deux millions tout de suite, puis une pension viagère de quatre-vingt mille piastres. On dira que l'on vous donne vingt quatre heures pour partir—pour la forme—et on proclamera la république.

—Accepté. Payez et je m'en vais.

Et la chose fut faite ainsi.

Ce bon dom Pedro, je l'ai vu, vous aussi peut-être, lors de son passage à Montréal, il y a quelque dix ans.

Ce jour-là, un matin, je me promenais rue Notre-Dame, quand je vis un rassemblement au coin des rues Saint-Gabriel et des Fortifications.

—Qu'y a-t-il donc là-bas ?

—L'empereur du Brésil, dom Pedro et sa femme qui viennent visiter la musée de minéralogie.

Je suis aussi curieux qu'une femme, j'aime voir les cirques, les veaux à deux têtes, les géants, les nains, les femmes colosses, et même les empereurs ; aussi, rendis-je aussitôt grâce au dieu qui protège les flâneurs et leur envoie toujours la pâture qui peut satisfaire leur badaulerie.

Comme ma tête de journaliste était connue d'un certain nombre de personnes amassées près des bureaux du gouvernement, on me laissa passer et je fus bientôt sur les talons de Leurs Majestés.

Dom Pedro, avec sa longue barbe blanche, son costume très simple, son chapeau mou, et l'impératrice vêtue très simplement avaient l'air d'un bon ménage bourgeois sans prétentions. Tous deux causaient d'une manière charmante, en français, avec les personnes qui les accompagnaient et les pilotaient.

La visite aux cailloux dura une demi-heure, tout le monde sortit, et c'est alors que j'assistai à une scène qui mérite d'être racontée.

Près du musée, au premier rang de la foule, se trouvait un vieux Français, bien connu de tous les clients de l'hôtel de France, où il était laveur de vaisselle, situé de l'autre côté de la rue des Fortifications.

Le père Lacroix, comme on l'appelait familièrement, avait un langage à lui, plein d'étincelles spirituelles parfois et qui rappelait beaucoup le genre du gavroche parisien. Il avait vécu, du reste, à Paris, pendant quarante ans, et avait conservé l'esprit gouailleur qui domine en certains quartiers.

Le père Lacroix revêtu des insignes de ses fonctions, tablier bleu émaillé de nombreuses taches de graisse et bonnet jadis blanc ; bien campé sur ses jambes encore solides, les mains dans les poches de son large pantalon de velours et un bougon de pipe aux dents.

Dom Pedro allait monter en voiture après avoir répondu aux saluts de la foule quand il s'arrêta et regarda attentivement, dans les yeux, le type étrange du père Lacroix qui souriait bêtement et était resté couvert.

L'échange des regards de ces deux vieillards, l'un placé au plus haut rang de l'échelle sociale, l'autre au dernier degré de l'hérarchie du monde culinaire, dura quelques secondes, et le contraste était frappant.

Puis on entendit tout à coup le timbre aussi caractéristique qu'éraillé du vieux laveur de vaisselle :

—Oui, c'est vrai, mon Empereur, Edouard Lacroix, plongeur à l'hôtel de Souffrance, rue des Mortifications, près du palais de l'Injustice...

Un fou rire s'empara de tout le monde et comme le père Lacroix s'était découvert en lançant cette fusée, dom Pedro salua en souriant le vieux plongeur et le désigna à l'impératrice en montant en voiture.

Les illustres visiteurs (style consacré) disparurent bientôt et je regardai le père Lacroix regagner lentement le restaurant où les assiettes, les plats et les verres l'attendaient pour être plongés et lavés.

Il allait tête baissée, le pauvre vieux, et je l'entendis murmurer tout bas avec un accent indéfinissable.

—Empereur, empereur, ... il ne lave pas vaisselle, lui... Empereur !...

\* \* Empereur, il ne l'est plus, mon pauvre vieux Lacroix, dom Pedro II vient de rentrer dans le rang, mais ne l'oublions pas, il a fait de grandes, et, qui mieux est, de bonnes choses ; il a affranchi les esclaves de son empire d'une manière raisonnée, progressive, sage, en évitant la guerre civile—au contraire de ce qu'ont fait les États-Unis—il a ouvert la navigation du fleuve des Amazones, il a développé l'instruction, il a encouragé l'immigration et les chemins de fer, bref, cet étrange empereur a agi comme aurait pu le faire un homme de génie sorti des rangs du peuple.

Quelle grandeur et quelle démocratie dans tous ces actes !

C'est pour cela que dom Pedro, tombé du trône autant par sa volonté que par celle du peuple qu'il avait préparé au changement, ou à la révolution,